

Maintenant je savais ce qu'était ce calcul, ce corps étranger aux arêtes aiguës, maintenant c'était ma propre science qui passait à l'analyse de cette cristallisation de matière insoluble. Les interventions dans le ventre, les manipulations douloureuses de l'urèthre et de la vessie, les ligatures et autres manœuvres périlleuses réveillaient les phantasmes des toutes premières phases de l'existence. D'abord je naissais de la bouche de ma mère, non, pas cela, c'était du phallus que je sortais. Sous la couverture je jouais au jeu de la naissance, et mon lit était dans la cuisine, près du feu où travaillait Augusta. Devant moi l'éminence des genoux, et déjà la musique joue dans la lumière tamisée de la couverture, la musique qui va avec le jeu. C'est du fond de moi-même que vient cette musique, pendant que j'accouche. Je fais surgir du prépuce une petite figurine d'étain, une image de pharaon. Mais ce n'est pas non plus comme ça que les enfants naissent. Ma mère a une plaie béante, une plaie immense, c'est de là que nous tombons. Et la fécondation a lieu dans un brouillard rouge, dans les soupirs et les cris que j'entends la nuit de la chambre, et dans cette brume tournoient des êtres vibrionnants. Souvent ma mère me prend près d'elle quand je la réclame longtemps, j'ai le droit alors d'être allongé près d'elle, entre elle et mon père, et je me niche dans la forme que son corps a creusée. Je veux aller avec toi ! m'écriai-je, et me voilà de nouveau contre elle, et son visage est sur moi. Soudain je comprends pourquoi j'ai pu approcher Magda jadis, dans sa petite maison du sud au bord du lac, pourquoi toute appréhension avait disparu. C'est qu'elle m'a pris vers elle, c'est qu'elle m'a saisi et intégré à elle, dans une naissance inverse, soudain j'étais en elle, et ce qui avait été longtemps suspendu était renoué, l'union était ressuscitée. Jadis, en un temps fabuleux, nous avions tâonné dans le noir. Pour avoir l'illusion l'une femme, nous en prenions alternativement le rôle un camarade et moi, l'un coinçait son membre entre les jambes pour avoir l'air d'une fille, et l'autre faisait contre lui les mouvements amoureux ; le soir, nous passions des heures éperdues en conversations passionnées. Nous vivions dans une incertitude fébrile. J'initiai mes sœurs dans l'angle du jardin à cette vie sexuelle infâme. Nous appelons ça « derrière la boutique », selon l'endroit où ça se faisait. Elles devaient lever leurs jupes et se laisser toucher par moi. Quand elles voulaient voir mon

membre, je glissais la main sous la ceinture et faisais jouer l'index par la braguette, et elles se sauvaient en criant. Ces jeux laissaient une sensation suffocante dans la gorge. Au repas, mes sœurs me demandaient parfois d'un air innocent si nous jouerions ensuite à « derrière la boutique » et je rougissais violemment ; elles riaient sous cape et me demandaient : Pourquoi rougis-tu ainsi ? Parfois elles me demandaient avant même qu'on en ait parlé : Pourquoi rougis-tu ? et je me mettais à rougir. Ce temps passé dans l'appréhension d'être pris, cette mauvaise conscience perpétuelle, je l'appelais la merde. La merde, la grande merde me tenait. Et là-dessus je calligraphiai cent fois pour me punir : Je dois être un bon petit garçon et ne pas faire honte à mes parents. Ce que de telles séances avaient laissé en moi de lourd, de fécond et de refoulé explosait alors, je grimaçais, je grinçais des dents, je coassais sardoniquement en calligraphiant dans mon cahier bleu : Je dois être un bon petit garçon et ne dois pas faire honte à mes parents. Et je parlais d'un rire convulsif sur cette phrase que je venais de rédiger impeccablement, j'attrapais le cahier et le balançais par la porte, juste au moment où ma mère ouvrait. Mais tout ça n'avait été qu'hallucination, et tout pouvait changer, je n'avais plus à traîner ce monde derrière moi, le cordon avait été rompu, seules les années d'enfance, celles qu'on dit heureuses, avaient été gâchées, mais je pouvais inventer d'autres années, briser ce sortilège pourri et partir de ce rire de mépris qu'on avait étouffé jadis. A l'école, j'étais dans le coin, humant l'odeur froide de l'enduit du mur et écoutant ronronner la classe. Je rassemblais un peu de salive sur la langue et la faisais dégouliner le long du mur. Qui étaient ces maîtres, qui étaient ces élèves, ils m'avaient poussé à bout. Et mes plaintes, qu'est-ce qu'elles signifiaient ? N'étaient-ce pas les parents, les maîtres, leurs maximes de sagesse, leurs tables de la loi dont je véhiculais les jérémiades ? N'étaient-ce pas les pressentiments, les reproches, les menaces, les angoisses, celles des autres que je répétais comme un perroquet ? Peu à peu je me dégageai de mon hébétude. Je voyais encore foisonner les vieux démons, mais j'entrepris de m'amuser diaboliquement de leur spectacle, je pouvais être sarcastique, grossier avec eux, leur tirer la chaise de dessous le cul. Dans le halo bleu de la lampe de chevet je les vois se dresser sur les lits tout autour du dortoir, se faufiler vers moi avec leurs baluchons blancs. C'est ma première nuit à la crèche.